

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles d'ici et d'ailleurs



Numéro 50, été 1997

50

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4563ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1997). Compte rendu de [Nouvelles d'ici et d'ailleurs]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (50), 105–109.

Nouvelles d'ici et d'ailleurs

Définitions d'un territoire

François Gallays et Robert Vigneault (dir.), *La nouvelle au Québec. Archives des lettres canadiennes Tome IX*, Montréal, Fides, 1996, 270 p., 29,95 \$.

Depuis le début des années soixante paraissent sporadiquement des numéros de la collection des « Archives des lettres canadiennes » ; cette publication du Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa embrasse large, qui s'est jusqu'à maintenant consacrée essentiellement à l'étude des mouvements et des genres littéraires.

Voilà donc venu le temps de la nouvelle, « un champ en expansion et peu connu », rappellent François Gallays et Robert Vigneault, les deux professeurs de l'Université d'Ottawa qui ont supervisé la production de l'ouvrage. Pareille introduction incite à se demander de quoi peut bien souffrir la nouvelle pour que ses nombreux commentateurs et spécialistes en fassent continuellement un genre mystérieux, obscur, alors qu'il est de plus en plus pratiqué, diffusé et critiqué. De fait ce n'est peut-être bien, en effet, « qu'après la Seconde Guerre mondiale que la nouvelle, le nom sinon la chose, a commencé à s'imposer au Québec », comme l'écrivent encore François Gallays et Robert Vigneault, mais elle aura suscité depuis bien des vocations (d'écrivains) et moult réflexions théoriques.

Était-il nécessaire, alors, de s'attarder à « préciser les caractéristiques de la nouvelle » comme le font André Carpentier et Denis Sauvé dans le texte d'ouverture intitulé « Le recueil de nouvelles » ? La problématique est bien documentée, elle n'est pas neuve — les abondantes références des deux auteurs en témoignent —, et nous sommes finalement en présence ici d'une synthèse. Synthèse qui s'appuie principalement sur deux typologies : celles de François Ricard (publiée dans le numéro d'avril 1976 de la revue *Études françaises*) et de Jean-Pierre

Boucher. L'essai de ce dernier s'intitule *Le recueil de nouvelles. Études sur un genre littéraire dit mineur* (Fides, 1992), et Gilles Pellerin publiait récemment *Nous aurions un petit genre* (L'instant même, 1997), un recueil d'essais sur la nouvelle. Comme quoi ceux qui font dans le « texte bref » éprouvent encore le besoin d'en réaffirmer le sérieux, voire la complexité...

Du texte de Carpentier et Sauvé, qui s'attarde donc à la structuration du recueil de nouvelles, on retiendra notamment cette idée que les lecteurs semblent espérer « le recueil le plus homogène possible — dont l'aboutissement serait le quasi-roman ». Le recueil hétérogène, lui, « inquiète et déstabilise », car les textes y « œuvrent surtout en tension, ce qui suppose la présence de forces divergentes ». Nouvelle et roman apparaissent ainsi comme d'éternels rivaux, la première devant s'imposer dans un imaginaire d'abord façonné par le second. Mais il y a aussi qu'en raison même de son esthétique particulière, le recueil constitue un « ensemble textuel complexe » — et, de toute évidence, plus complexe que le roman —, à comprendre foncièrement comme une « œuvre ouverte ».

La perspective historique

Les contributions de Joseph-André Senécal, de l'Université du Vermont, et de Michel Lord, de l'Université de Toronto, s'inscrivent quant à elles dans une histoire de la nouvelle au Québec.

Senécal retrace l'évolution de la nouvelle dont il nous apprend qu'elle fut, avec le conte, « le genre de récit fictif le plus pratiqué avant 1900 ». Il faut cependant préciser qu'avant 1940, l'appellation « nouvelle » recouvre une multiplicité de significations qui relèvent de classifications sommaires plutôt que de définitions qui situeraient le texte à partir d'une analyse de ses structures internes. Il n'empêche qu'au siècle dernier existent des différences marquées entre le conte et la nouvelle et qu'il est déjà possible d'identifier des nouvelliers québécois et des courants. On distingue ainsi des nouvelles régionalistes (ce qui n'est guère

étonnant), mais aussi esthétiques et... féministes. Il s'agit certes d'un féminisme embryonnaire, à l'intérieur duquel se manifestent des « revendications voilées » — l'étiquette féministe mène à l'ostracisme, rappelle Senécal —, mais la naissance, en 1893, de « la première revue féminine du Canada français », *Le Coin du feu*, n'en constitue pas moins un événement important. Émergeront ainsi, dans la foulée, les Gaétane de Montreuil, Anne-Marie Gleason, Marie-Antoinette Grégoire-Coupal, Marie-Rose Turcot, notamment. On constate donc qu'assez vite les femmes ont écrit, et se sont donné des lieux spécifiques.

Science-fiction et fantastique

Pour Michel Lord, il s'agira de « reconstruire patiemment la filière étrange ». Première question posée par Lord, qui situe son travail dans une perspective historique : « le fantastique et la SF existent-ils en tant que nouvelle au XIX^e siècle ? » Les « origines mêmes de la littérature narrative québécoise » se situent, on le sait, dans la première moitié du siècle dernier, et le champ critique a coutume d'associer au conte (plutôt qu'à la nouvelle) la production couvrant l'ensemble du XIX^e siècle. « Il reste que le concept de conte est très arbitraire au XIX^e siècle et que, bien souvent, on a affaire à des nouvelles », soutient Michel Lord (cet avis est également celui de Senécal). Et s'il voit dans « *L'étranger* » (paru en 1837), de Philippe Aubert de Gaspé fils, et dans « *La chasse-galerie* » (1891), d'Honoré Beaugrand, des « exemples types de contes fantastiques québécois », Michel Lord associe néanmoins Louis Fréchette à « une certaine pratique novel-listique fantastique ».

L'histoire de la nouvelle fantastique québécoise est faite de disparitions et de résurgences successives. Au XX^e siècle, la première manifestation de texte bref fantastique survient à toutes fins utiles en 1944 avec les *Contes pour un homme seul*, d'Yves Thériault. Comme le souligne Michel Lord, avec lui, « l'étrange, le surnaturel et le magique font leur entrée dans un univers terrien ou maritime, disons un monde de villageois bien ancrés

dans le réel, mais dans un réel à la frontière de l'irréel, comme envahi par le magique et le maléfique ».

Les années 1950 « seront étrangement muettes du côté de la nouvelle fantastique », dit-il encore. Parce qu'« écrasées par le personnage trop réel de Maurice Duplessis et par le choc post *Refus global* » ? On pourrait rétorquer que de la chape de plomb communiste est sortie, en ex-URSS, une abondante production d'œuvres fantastiques et de science-fiction. Quoi qu'il en soit, les années 1960 seront ici « le théâtre d'une poussée remarquable du genre ». Michel Lord note ainsi qu'en vingt-cinq ans, soit entre 1960 et 1985, il se sera publié au Québec près d'une centaine de recueils de nouvelles associées au fantastique et à cette catégorisation hybride qu'est la SF (parallèlement sont publiés aussi, il ne faut pas l'oublier, de nombreux romans). Ce foisonnement du genre, Lord l'attribue à « la chute du régime traditionnel », à « l'ouverture des Québécois au monde » ainsi qu'à « la multiplication des lieux de publication ».

À cause de sa brièveté — la « fulgurance » caractéristique du texte bref — et du genre qu'elle explore — un genre pervertissant à dessein le réel —, la nouvelle « non réaliste » serait en quelque sorte doublement subversive. En tout cas, c'est un peu ce que démontre Michel Lord, qui nous convainc par ailleurs de la maturité de la nouvelle fantastique et de SF.

Retour aux « classiques »

Le reste du numéro risque de nous laisser sur notre faim. François Gallays disserte du grotesque chez Albert Laberge : non pas du grotesque à la Rabelais, mais de celui qui bascule vers ce que Julia Kristeva a appelé, dans *Pouvoirs de l'horreur* (Seuil, 1981), l'abjection. Robert Vigneault analyse de façon fort judicieuse l'« hybridité textuelle » chez Gabrielle Roy, montrant comment la narratrice des nouvelles « ne saurait se contenter de ses fonctions de narration et de régie du texte » et « multipliera éventuellement les commentaires, allant jusqu'à assumer une fonction essayiste ». Neil B. Bishop, rattaché à la Memorial

University of Newfoundland, s'intéresse à la dialectique identité/altérité chez Anne Hébert... Mais avec les autres textes sur Andrée Maillet, Madeleine Ferron, Marcel Godin, André Major, et pour finir la bibliographie réalisée par Josée Therrien qui couvre les années 1900 à 1985, il manque nettement à ce tome des *Archives des lettres canadiennes* un regard contemporain.

F. Gallays et R. Vigneault préviennent en introduction : les textes « n'ont pas été choisis pour la représentativité des auteurs étudiés ». C'est le moins qu'on puisse dire en effet. La plupart d'entre eux n'ont pas tellement marqué le paysage de la nouvelle québécoise. Et on peut déplorer qu'une fois encore le discours savant ne tienne pas compte des auteurs plus immédiatement contemporains. Or, nombre de nouvelliers sont nés dans les années 1980, qui ont eu le temps d'installer une œuvre et d'influencer la pratique du genre.

De ce numéro d'*Archives des lettres canadiennes*, on aura finalement l'impression d'une certaine facilité. Certes, on réussit à y circonscrire le territoire de la nouvelle, et à en établir l'évolution historique. Mais il y manque des monographies sur des auteurs plus actuels et, tout simplement, plus représentatifs aussi du genre.

Francine Bordeleau